

SORTIE NATIONALE : MERCREDI 21 OCTOBRE 2015



REVUE DE PRESSE #1

# Aux Açores, les accords parfaits de la pêche et du cinéma

Joaquim Pinto et Nuno Leonel filment, avec un lyrisme vibrant et partageur, le quotidien des habitants de l'îlot de Sao Miguel

LE CHANT D'UNE ÎLE

■■■■○

Comment faire, dans le vacarme des campagnes promotionnelles, de la concurrence entre toutes les formes de spectacles, pour attirer l'attention sur un petit film artisanal dont le scintillement intense touchera en plein cœur ceux qui voudront s'y arrêter, mais dont la forme fragile, le propos délibérément modeste, à hauteur d'homme – et de poisson –, dont l'ambition généreuse, farouchement idéaliste, vont à l'encontre de toute retape ?

Et maintenant ?, le précédent film de Joaquim Pinto, cinéaste portugais et ancien collaborateur de Joao Cesar Monteiro, malade de l'hépatite C et du sida, n'avait ainsi été programmé, lors de sa sortie en France en 2014, que dans une salle parisienne, à des horaires qui le rendaient pratiquement impossible à voir. Ce somptueux journal filmé, dans lequel il reliait l'histoire de sa vie au plus près de la nature, de la maladie, et de son amant Nuno Leonel, atteint des mêmes maux que lui, à celle de l'humanité entière, abîmée par la douleur et grandie par l'amour, écartelée entre le désir de vivre et le travail de la mort, avait pourtant reçu un accueil critique élogieux.

Le *Chant d'une île* est son film frère. Les images qui le composent ont été faites il y a plus de dix ans, pour un documentaire des-

**Pinto et Leonel évoquent l'amitié qu'ils ont développée avec ces « cow-boys de la mer », qui n'ont jamais connu de patron, jamais signé de contrat**

tiné à la télévision sur l'artisanat des pêcheurs de Sao Miguel, îlot de verdure sauvage perdu dans l'archipel des Açores, où le couple était venu habiter à la fin des années 1990, au début de leur traitement. Au sein de cette communauté fière de ses traditions, jalouse de sa liberté, qui les a « reçus en amis », et où ils sont finalement restés sept ans, les deux hommes ont trouvé un sens à leurs vies fracassées. Un rapport à l'existence, à la nature, à l'autre, qui s'est imposé à eux comme une alternative heureuse à la tristesse et à la violence de la standardisation du monde.

#### Le partage en valeur suprême

C'est ce que célèbre ce nouveau montage, où les images, quasi ethnographiques du travail des pêcheurs, de leurs sorties en mer, des fêtes populaires, s'articulent avec d'autres tendant vers le fantastique – vues somptueuses de

fonds marins où ondulent plongeurs, murènes, et autres méduses, paysages violentés par les éléments déchainés, dauphins bondissant dans les rayons du soleil... D'autres encore évoquent, sous la forme d'un roman-photo, des moments de vie intime. Un patchwork de chansons populaires traditionnelles, de reggae, de rock, de classique, compose un poème musical grand ouvert sur le monde. S'y insère une voix off que les deux auteurs prennent en charge à tour de rôle, composant un récit fragmenté où se rejoignent l'ici et l'ailleurs, l'intime et l'universel, un passé archaïque et un avenir incertain...

Pinto et Leonel évoquent l'amitié qu'ils ont développée avec ces « cow-boys de la mer », qui n'ont jamais connu de patron, jamais signé de contrat, l'admiration que leur inspire leur esprit de résistance, leur liberté, l'amour qui les lie l'un à l'autre.

Ils s'attardent sur ce garçon dont personne ne sait comment il est arrivé là, dont le nom, Preto, veut dire « noir », mais aussi « *suprêmement désirable* », qui est peut-être « *le fils de Zeus et d'un dauphin* ». Sur tel autre dont la bonne humeur les a accompagnés tout au long du tournage, et qui finira emporté par les flots. Ils convoquent au passage la pensée de Simone Weil, le mythe de Moby Dick, toutes sortes de visions que la mer a pu inspirer aux cinéastes...

A cette manière qu'ils ont de se partager la parole, répond un beau geste qui les voit passer la caméra, comme on passe un relais, à des pêcheurs, dont les images finissent intégrées au film. Comment imaginer plus bel hommage à cette communauté qui, en érigeant le partage en valeur suprême, a développé un écosystème pratiquement auto-suffisant ? Je t'apprends à pêcher, tu m'apprends à filmer. Le cinéma de Pinto et Leonel est un art de vivre, un moyen de toucher la beauté en accédant à l'autre.

Rares sont les films qui poussent si loin l'adéquation du fond et de la forme. A la pauvreté des pêcheurs répond celle du tournage, réalisé avec des moyens réduits ; à la liberté de leur esprit répond un montage, hybride, poétique, sauvage ; aux joies que leur procure, malgré toute sa dureté, la vie insulaire, répond la célébration du jaillissement de la vie – de la nature, de la musique, de l'amitié, de l'amour... –, qui donne au film un souffle lyrique bouleversant. ■

I. R.

Documentaire portugais de Joaquim Pinto et Nuno Leonel (1h43).

# Faire face au sort dans les Açores



Des pêcheurs de l'île de São Miguel partent en mer.  
PHOTO NORTE DIST

## PORTUGAL

«Le Chant d'une île», de Joaquim Pinto et Nuno Leonel, est une plongée intimiste dans la vie de pêcheurs portugais à l'aube des années 2000.

L'automne dernier sortait dans bien trop peu de salles *Et maintenant?* prodigieux journal filmé tenu par Joaquim Pinto. Il consignait les notations d'un présent convulsif sous l'effet tant de la maladie que de ses traitements. Mais aussi les souvenirs d'une vie de cinéaste-orchestre sachant tout faire ou presque (réalisa-

teur, acteur, producteur, scénariste, monteur, chef-op, et surtout les riches enluminures sonores d'une centaine de films de Manoel de Oliveira, João César Monteiro, Raul Ruiz, Werner Schroeter, Robert Kramer, André Téchiné...), et les palpitations de tout ce qui autour de lui se trouvait en lutte où à l'état de survivance. Ainsi de son Portugal aux

prises avec la crise, ou de la flore de son jardin en proie à la sécheresse et aux parasites. Un film d'une plasticité d'écriture insensée, irrigué par la voracité placide de cet «homme de la Renaissance» (selon le mot inspiré du cinéaste Pierre Léon) pour les savoirs et les champs les plus divers de la connaissance, de la cartographie médiévale à l'agriculture, de la biologie moléculaire à l'électro-pop. Un flot de paroles et d'images fiévreuses où il était également fait allusion à un séjour de Pinto et de son compagnon Nuno

Leonel aux Açores, au début des années 2000.

**Enclave.** Des images, des visages, des voix collectés alors au gré de mois d'immersion dans une communauté marinière, résulte tardivement *Le Chant d'une île* – et en cela, on peut voir en ce nouveau film, moins soufflant d'ampleur et néanmoins très beau, une manière de «prequel» à *Et maintenant?* Ne serait-ce que pour le plaisir de transposer à pareils films ouvragés à la main, ou plutôt à quatre mains, un

lexique d'ordinaire dévolu aux blockbusters.

Rabo do Peixe est un pauvre village de pêcheurs du nord de l'île de São Miguel, la plus vaste de l'archipel portugais perdu au milieu de l'Atlantique. Pinto et Leonel se sont attachés à saisir le caractère de cette enclave encore enchanteresse, par les énigmes prodigieuses des fonds marins, et néanmoins en perdition, alors que l'époque mute plus vite sur le continent (l'euro arrive, certaines valeurs s'égarant) qu'en cette «île dans l'île», frappée en différé par les écumes des soubresauts continentaux. Leur caméra embarquée sur les rafiots, plongée sous les flots entre miracles et mirages sous-marins, ou même livrée aux mains des navigateurs et leurs gosses, embrasse dans leurs plus intimes nuances les données d'une vie précaire et inquiète, des gestes routiniers, d'anciens rites communautaires de partage, des amitiés qui adviennent.

**Leabeur.** Jamais ne se clôt l'horizon de ce film attentif même à ceux dont il croise les lignes de joie et de détresse sans qu'ils n'en deviennent pour autant les personnages, venu quêter en cette figure du pêcheur des Açores une incarnation raréfiée d'«homme libre» depuis toujours et pourtant de plus en plus contraint dans sa liberté. Le seigneur et l'esclave d'un «océan où il n'y a pas de murs, rien pour diviser les propriétés. Rien que des ressources à respecter, qui appartiennent à tous», quitte à ce que ce labeur artisanal et toujours guetté par les spectres du naufrage enrichisse surtout les soupes d'ailerons chinoises ou les étals réfrigérés de supermarchés d'une autre extrémité du monde.

JULIEN GESTER

**LE CHANT D'UNE ÎLE**  
de JOAQUIM PINTO  
et NUNO LEONEL 1h43.